



Ugo Bassi harangua les volontaires réunis sur la place. (Page

— Eh bien ? demanda Aramis à Athos, que pensez-vous ?

— De qui ?

— De M. de Bouillon, pardieu !

— Mon ami, j'en pense ce qu'en pense le triolet de notre guide, reprit Athos :

Ce pauvre monsieur de Bouillon  
Est incommodé de la goutte.

— Aussi, dit Aramis, vous voyez que je ne lui ai pas soufflé mot de l'objet qui nous amenait.

— Et vous avez agi prudemment : vous lui eussiez redonné un accès. Allons chez M. de Beaufort.

Et les deux amis s'acheminèrent vers l'hôtel de Vendôme.

— La suite au prochain numéro. —

## MÉMOIRES

## DE JOSEPH GARIBALDI

PAR

ALEXANDRE DUMAS

(Suite.)

## XVIII

### LE SIÈGE.

Craignant un assaut pour le lendemain, je chargeai Giacomo Medici de la défense de toute notre ligne avancée, qui se composait maintenant du Vascello et de trois ou quatre baraques reprises par nous sur les Français.

Puis je passai la nuit à organiser nos moyens de défense

Il ne s'agissait plus de sauver Rome. Du moment où une armée de quarante mille hommes, traînant trente-six pièces de canon de siège, peut faire ses travaux d'approche, la prise d'une ville n'est plus qu'une question de temps.

Il faut un jour ou l'autre qu'elle tombe ; le seul espoir qui lui reste est de tomber glorieusement.

J'établis le même soir mon quartier général dans le casino Savorelli, qui, s'élevant par-dessus les remparts, domine la porte Saint-Pancrace et permet de voir tout ce qui se passe dans le Vascello, dans la villa Corsini et dans la villa Valentini.

Il est vrai que j'étais à une demi-portée de carabine des tirailleurs français. Mais qui ne risque rien n'a rien.

Je chargeai un brave carettere de me trouver des travailleurs et de s'occuper de toutes les petites douceurs dont mes hommes pouvaient avoir besoin pendant la fatigue, verre de vin et goutte d'eau-de-vie. C'était un brave patriote qui, plus tard, paya cher son patriotisme. Il s'appelait Ciceravacchio de son surnom, et de son nom Angelo Brunetto.

Jamais il ne voulut recevoir un sou, ni pour ses travaux ni pour ses fournitures.

Il y a des hommes en ce monde dans l'âme desquels Dieu souffle une dose plus grande de perfectibilité. Dans les jours tranquilles, ils travaillent au soulagement ou à l'instruction de l'humanité, et ils s'efforcent à rendre facile la marche du progrès ; alors ils s'appellent Gutenberg, Vincent de Paul, Galilée, Vico, Rousseau, Volta, Filangieri, Franklin.

En temps de calamité, on les voit tout à coup surgir, guider les masses et s'exposer avec fermeté au choc des fortunes contraires. Alors la reconnaissance du monde les désigne sous les noms d'Arnoldo de Brescia, de Savonarole, de Cola di Rienzo, de Masaniello, de Joseph de Lesi et de Ciceravacchio.

Ces hommes-là naissent toujours pauvres, dans la classe populaire, dans cette classe

qui, aux époques désastreuses, est toujours la privilégiée de la souffrance ; mais, en gémissant, elle médite ; en rêvant, elle espère ; en souffrant, elle travaille.

Angelo Brunetto, je l'ai dit, était un de ces êtres ; rien ne lui a manqué pour la consécration de la mission reçue, pas même le martyre.

Pendant tout le siège de Rome, il fut le drapeau vivant du peuple. Applaudi, recherché, accueilli par ses compagnons comme une autorité, il était le véritable *primus inter pares* ; mais, malgré ses triomphes, il n'en resta pas moins modeste, vivant comme il avait toujours vécu ; franc, loyal, honnête, il devait son aisance à son travail, l'affection de ses concitoyens à son affable probité, et l'estime du pape lui-même, auquel il rendit de grands services au jour des émeutes, à sa charité pour les puissants, une des vertus les plus rares chez les faibles, quand ils sont appelés à prendre la place des forts.

Il était né à Rome en 1802, dans le quartier de Rijutta. Comme il était gros, gras et rubicond dans son enfance, sa mère lui donna le surnom de *Ciceravacchio*, ce qui, dans le patois du peuple romain, veut dire florissant, plein de santé.

En grandissant, cette vigueur promise par l'enfant se développa chez l'homme. C'était le titre que Brunetto reproduisait le plus fréquemment. Il avait, lorsque je le connus en 1849, toute une barbe blonde qui commençait à grisonner, des cheveux longs et bouclés, le cou gros et court, la poitrine large, la taille haute, le port assuré. Jamais un malheureux, entrant chez lui la main étendue, n'en sortit la main vide ; mais aussi jamais ne vit-on son nom sur ces listes de souscription bien plus destinées à glorifier les souscripteurs qu'à soulager les malheureux.

Dans les inondations du Tibre, toujours si fréquentes à Rome, le premier toujours il se faisait batelier pour porter des vivres et des paroles de consolation à ses compatriotes emprisonnés par les flots. Le brave homme m'a-